

Khalil Zamiti

Sociologue

Professeur (sociologie), Centre d'Etudes et de Recherches Economiques et Sociales (CERES) Tunis.

Juin 2023

Habib – Aslama Si Khalil. D'abord, merci beaucoup pour l'occasion que vous nous donnez pour discuter avec vous et échanger un peu. J'ai la même question que je pose à tout le monde et vous répondez librement : Vous êtes qui Si Khalil ?

Khalil - Je suis Khalil Zamiti. Je suis né le 8 octobre 1934 à Saint-Germain qui est devenu Ezzahra. Mon grand-père maternel est algérien et mon père est tunisien. Et ils se sont rencontrés, ma mère et mon père, sur la plage. Elle était avec ses sœurs et il passait. Elle lui a plu et il est allée frapper à la porte pour la demander en mariage. Mon père qui est de El Maâmoura, chassait les poissons avec un épervier. Et ma grand-mère a dit il n'est pas question que ma fille traîne avec un pêcheur. Alors mon grand-père lui a dit rassure-toi, je me suis renseigné c'est un ingénieur agronome. Ce qui fait que déjà, cette idée que les mariages étaient arrangés, que c'était une affaire familiale mais pas personnelle, en gros, ce n'est pas tout à fait comme ça. Donc je suis né à Ezzahra et pendant toute ma scolarité et jusqu'à dix, douze ans, on ne parlait que français à la maison, l'enseignement, l'école, ce qui fait qu'on avait une maîtrise parfaite de la langue française.

Habib - Comment vous expliquez ça, qu'à la maison vous ne parliez que français, enfin que vous parliez français ?

Khalil - Parce que Saint-Germain, c'était un village français. Oui, alors les voisins étaient français, on allait chez eux et ils venaient chez nous. C'était par la force des choses. À partir du moment où il y a une grande majorité de Français, tout, le commerce, l'Église, l'école, tout était français. Ça, c'est la différence de la colonisation française par rapport à l'anglaise. Il y avait cet objectif de l'éducation qui n'existait pas tellement dans les pays Anglo saxons.

Habib - Mais ça, c'est uniquement dans certains quartiers en Tunisie, pas partout ?

Khalil – Oui, oui, non pas partout, la médina et cetera ce n'est pas partout. Mais tu as par exemple la zone de Bizerte, Ferryville, c'était une majorité de Français. L'ambiance, les dancings, tout.

Donc il y avait cette inculcation au début de la langue et de la culture française. Nos amis, nos jeux, les invitations, tout était en français. Et ça, c'était un aspect de la colonisation qui est sous-estimé, qui est ignoré parce qu'à ce moment-là, on ne voyait

pas la colonisation nous à notre âge. On ne voyait que des amis, que des gens bien. Ça c'était le début.

Mais comment on en est venu à la sociologie ? Il n'y avait pas d'enseignement de sociologie en Tunisie. Les deux premiers introducteurs de la sociologie en Tunisie, c'étaient les années 60, 55-60, c'était Georges Granai qui était un élève de Gurvitch, et ensuite Jean Duvignaud. Ce sont les deux introducteurs de la sociologie en Tunisie. Et donc voilà comment ça s'est passé. Granai était chargé de faire un certificat de sociologie dans la licence de philosophie.

Habib - Ça, c'était dans quel établissement ?

Khalil - C'est l'Institut des sciences humaines qui était dirigé par Pierre Marthelot qui était directeur de l'Institut des Hautes Etudes. Granai, c'était un élève de Gurvitch et il voulait absolument introduire la sociologie dans le pays. Au milieu de l'année il a profité de la venue de Gurvitch, et avec Pierre Marthelot, ils sont allés voir le ministre de l'Enseignement et ils lui ont dit que la sociologie était très importante, qu'il fallait introduire la sociologie dans des pays comme ça, en mutation. On était une vingtaine, il est venu, il nous a dit Voulez-vous faire une licence de sociologie ? Alors qu'il n'y avait rien, ni licence ni rien. Il a introduit l'enseignement, il a institué le premier certificat de sociologie.

Habib - C'était en quelle année ?

Khalil - C'était en 55. C'était un coup de force. C'était une passion pour lui d'introduire la sociologie. Moi, j'étais emporté. Je devais faire philo et puis on a entendu parler de quelqu'un qui enseignait la sociologie. On s'est dit on va aller voir, moi et quelqu'un qui s'appelait Hannachi. Ce jour-là il avait donné une dissertation sur le sous-développement. Bon, j'ai pris l'intitulé, j'ai remis la copie la semaine d'après. Et puis quand il a corrigé, il est venu, il a dit qui est Zamiti ? Il m'a dit est ce que vous voulez faire sociologie ? Je lui ai dit je ne peux pas, je suis engagé à l'école normale avec un contrat. Alors il est allé voir le ministre. Il a enlevé mon engagement, il m'a donné une bourse française. C'est à dire que vraiment, il y a toujours derrière des œuvres, il y a des hommes, il y a une volonté, voilà c'est Granai qui a introduit la sociologie

Habib - Et c'est quoi l'objectif ? C'était un objectif colonial, c'était un engagement vraiment pour former les petits Tunisiens, c'était quoi ?

Khalil - C'est à dire que cette génération-là, c'était une passion pour une discipline. Il voulait absolument diffuser cette dimension-là. Et puis bon, le procès de la colonisation n'est plus à refaire, c'était pour l'exploitation et tout ce qu'on veut, mais il y a eu quand même toute une génération qui a été formée. Nos enseignants étaient français. Et donc la première génération de sociologues, Abdelkader Zghal, Lilia Ben Salem, Faraj Stambouli et moi-même, c'était les quatre premiers, la première

promotion de sociologie. Grâce à ce coup de force de Granai qui l'a introduite au milieu de l'année, contre vents et marées.

Habib – Et l'enseignement ça s'est entièrement passé à Tunis, pas en France ?

Khalil - Non, non, non. C'est-à-dire qu'à ce moment-là, il y avait Granai. Après Granai il y a eu Jean Duvignaud. Granai, il nous a enseigné la sociologie, l'histoire de la sociologie, les concepts, et Duvignaud c'était le terrain, Chebika, et cetera. Et Duvignaud il nous a fait inscrire avec Balandier et Berque pour faire des thèses d'Etat en France, et grâce à ça j'ai été jusqu'en 67 chargé de cours à la Sorbonne en sociologie. Et donc c'est cet itinéraire qui nous a fait connaître beaucoup de gens.

Comme j'étais membre du Bureau international des sociologues de langue française, alors Balandier, Bourdieu, tous ces gens-là, c'étaient des collègues finalement et on a appris énormément avec eux. Avec Leroi-Gourhan aussi, parce que j'ai eu le diplôme d'ethnologie au musée de L'homme. Et donc on avait eu la chance de connaître ces personnages d'une très grande envergure. C'est une espèce en voie de disparition.

Maintenant c'est des jeunes qui apprennent et j'ai assisté récemment, au CERES d'ailleurs, à un exposé de thèse. C'étaient des gens qui préparaient leur thèse. Quand je suis sorti de là-bas, j'ai dit ça n'est plus de la recherche. Tout le travail, ils te sortent ces trucs sur internet, c'est une différence extraordinaire. Pour moi le terrain avant, on prend une voiture, on se rend sur le terrain, on voit les yeux dans les yeux avec les gens et on remarque les détails. Ici l'information est électronique, ce qui fait que vraiment il y a un problème.

Habib – Vous, vous étiez sur le terrain avec Duvignaud ?

Khalil - Ah oui, oui, tout Chebika parce que Duvignaud ne connaissait pas un mot d'arabe. Et donc comment il a choisi Chebika ? Avec Berque et Balandier, ils sont allés en tournée pour choisir un endroit. Ils ont vu Tamaghza, Chebika, et puis ils sont tombés amoureux de Chebika. Alors Chebika d'un bout à l'autre, j'étais avec lui. C'est moi qui traduisais.

C'était un bon roman, mais peu ethnologique d'ailleurs il a été très violemment critiqué pour ça, parce qu'il y a beaucoup d'imaginaire, par exemple l'histoire de la carrière. On a demandé aux gens de Chebika de là-haut, de casser des pierres pour qu'ils construisent en bas. Une fois qu'ils ont fait un travail de titan pour tailler les pierres, on leur a dit écoutez, on va commencer par construire la maison du gouverneur avec, après on verra. Ils se sont mis à l'écart, ils ne voulaient plus travailler et puis c'est tout. Alors quand on voit ce qu'il y a dans le bouquin et puis ensuite le film, ils étaient malades, ils tombaient et cetera, c'est devenu une conscience révolutionnaire ! Il y a une part descriptive, ethnologique. Et puis tout de suite après, c'est l'imaginaire. Parce que du début il a voulu faire de la littérature.

Mais en gros, le travail de terrain a fait que, pour ma part, j'ai beaucoup travaillé sur les campagnes. Et le résultat de tout ça, c'est que pour comprendre ce qui se passe

en Tunisie actuelle, avec ces crises, etc., il y a eu une urbanisation des campagnes, une ruralisation des villes et une tiers-mondisation de l'Occident.

Habib - On va revenir un peu à la première partie de votre itinéraire. Vous avez été au lycée J'imagine, quelque part à Tunis ?

Khalil - Non, le lycée, c'était à Saint-Germain. Et après le lycée Carnot.

Habib - C'est quand même un circuit scolaire de familles, d'enfants de familles aisées. Vous venez d'une famille aisée ?

Khalil - Ah oui, bien sûr, oui. Mon grand-père maternel, comme la France imposait la double nationalité et que c'était un homme très identitaire, très croyant, il est parti. Il avait beaucoup d'argent.

Habib - Il est parti où ?

Khalil - A Ezzahra. Il a acheté le terrain de Ezzahra jusqu'à Hammam-Lif. C'était toute une génération, qui sont partis un peu partout, ils se sont installés au Maroc, en France, en Israël, pour ne pas avoir la nationalité française.

Habib - Et donc il n'y avait pas beaucoup de mixité sociale comme on se dit maintenant.

Khalil - Non, non, non, c'est à dire que la grande différence, c'est que c'était une société élitiste. Il y avait la médina avec les remparts et là, il y a la maison d'untel, *dar fulan*, etc. Il y avait une élite, une minorité qui avait un grand niveau de culture, de finesse, de raffinement, et cetera. Mais C'était une espèce qui n'existe plus.

Et alors il y a un indice quand je dis ruralisation des villes, il y a des marqueurs. Au niveau de de l'analyse, l'hégémonie du [*Gu*]. Maintenant tous les responsables parlent le [*Gu*]. Le [*Gu*] c'est un marqueur de la transformation sociale. La grande transition, c'est à dire que, ce que montre bien Karl Polanyi, ce qu'il appelle La grande transformation, c'est cette transition, ce passage de la ruralité à la ville, de l'ancienne société à la modernité et à l'économie de marché.

C'est ça je crois qui est le cadre global pour comprendre la situation actuelle. Au temps de Bourguiba, nous étions tous contre Bourguiba. Même moi-même j'étais leur enseignant. Ils ont été virulents contre Bourguiba. On n'a jamais eu de problèmes. Et puis, à un certain moment, il y a eu une répression, celle dont a été victime Cherif, et les autres j'ai oublié.

Habib - On parle de Cherif Ferjani.

Khalil - De Cherif Ferjani.

J'ai demandé à Mohamed Sayah, qui était vraiment le facho, l'ordure, le bras droit de Bourguiba, un homme à poigne. Alors à propos de de la répression il a répondu ceci. Il a dit tant que c'était un groupe de perspective, un groupe de discussion, on n'a jamais réagi. Quand est-ce qu'on a réprimé ? Il m'a dit à partir du moment où la discussion tournait autour du passage d'un groupe de réflexion à la résistance armée. Et ils ont attrapé quelqu'un au Belvédère, avec un revolver. Alors quand il a dit ça à Bourguiba, il a dit Voilà, c'est fini maintenant, il n'y a plus de groupes de discussion et effectivement la répression a été comme ça.

Habib - Pardon, parce que vous étiez sociologue, vous enseigniez à ce moment moment-là. Vous avez des étudiants ou des ex-étudiants qui se sont retrouvés en prison, qu'est-ce qui vous a protégé ? Pourquoi vous n'êtes pas allé en prison ?

Khalil - Je crois tu vois qu'ils n'arrêtaient les gens que s'ils étaient organisés. Moi, j'étais à fond avec les gars, tout le temps, sur tous les plans. Mais je n'ai jamais été dans un parti. C'était compliqué la Tunisie, il y avait des relations familiales et des relations personnelles.

Habib - On revient un peu au terrain et l'expérience de terrain. Qu'est-ce que vous avez retenu de l'expérience du terrain ? C'est quoi le terrain pour vous ?

Khalil - Pour moi, le terrain est révélateur de la grande transformation. Ce qu'était la Tunisie, c'étaient des artisans, c'étaient des paysans, c'étaient des self-made man. Personne ne demandait un emploi à l'Etat., ou fonctionnaire. Ce qui se passe maintenant, c'est ça qui est impressionnant, c'est qu'il y a eu le passage de l'ancienne société, c'est à dire des personnes qui créent leur spécialité, qui créent leur entreprise, artisans, pêcheurs, et cetera, et ne demandent rien à l'état. Le fils de pêcheur devient pêcheur, le fils de menuisier devient menuisier, et cetera. Et la grande transformation, c'est que la colonisation a brisé les anciennes formes de production, ce qui fait que les produits locaux n'existent plus et ils sont remplacés par des produits d'importation. Et donc la destruction des formes coutumières de production a permis au capital de fonctionner et c'est ça qui fait que c'est une société qui est devenue extravertie. C'est à dire qu'on est passé d'une société où l'accès à l'économie était l'œuvre de personnes isolées, artisans, et cetera. Ce système a été brisé. Et alors on reproche à Bourguiba d'être la cause de tous les drames d'ici, parce qu'effectivement il a généralisé l'enseignement gratuit, le code du statut personnel et puis la généralisation de l'enseignement. Et la généralisation de l'enseignement a fait que les gens ont quitté les trucs familiaux. Donc il y a eu une entrée massive à l'école. En sortant de l'école, de l'université, les gens demandent de l'emploi à l'Etat et l'Etat n'a pas d'emploi à offrir.

Habib - Mais ma question était pour le sociologue et je ne veux pas croire que le sociologue, connaisseur du terrain, de la campagne de la population, dise juste

comme ça : Avant, les gens comptaient sur eux-mêmes et maintenant ils comptent sur l'Etat. Ce n'est pas vraiment une explication convaincante pour le sociologue.

Khalil - C'est à dire qu'actuellement, le fonctionnariat a pris une ampleur extraordinaire, statistiquement. Avant qu'est-ce qu'il y avait ? Il y avait le Bey et il allait prendre des impôts, et c'était limité. Le reste des gens, c'étaient des artisans. Maintenant, c'est devenu une espèce en voie de disparition. Actuellement, je suis en train de travailler sur deux cas de personnages qui sont allés à Paris. Ils ont travaillé pendant 25 ans, ils ont ramassé un pécule, ils sont venus ici. Ils ont créé une entreprise. Voilà des cas qui diffèrent de la grande masse des étudiants qui demandent de l'emploi et qui veulent le fonctionnariat.

Habib - Je vois bien où vous voulez en arriver, mais je crois qu'il s'est produit quelque chose. Il y a un phénomène de dépossession de cette population-là, de ces outils de travail, une modification profonde des relations et de modes de production qui fait qu'avant les gens grandissaient, ils avaient un outil de travail, ils avaient des moyens de travail et alors que maintenant s'ils tendent la main à l'État ou à d'autres, personnes ou institutions, c'est parce qu'il n'y a plus ce ...

Khalil - C'est exact. Voilà, je vais donner un exemple parmi ceux que j'ai vu. Dans le Kairouanais, à 25 kilomètres de Kairouan. Il y a un endroit qu'ils appellent Bin Djebel. Qu'est ce qui s'est passé là ? A un certain moment au milieu de la colonisation on est venu demander aux tribus d'évacuer. On les a placés sur le bord de la montagne. Et puis ça a été la grande colonisation officielle, les gens se souviennent jusqu'à maintenant, tu vois, de ces personnages. Alors qu'est ce qui s'est passé ? On a séparé les travailleurs de leurs moyens de production. À ce moment-là, comme ils ne produisaient plus leur propre consommation, ils sont venus travailler chez le colon. Donc qu'est-ce qui s'est passé ? Séparation des travailleurs de leurs moyens de production, généralisation de la forme marchande et puis mise au salariat. Ce sont les trois présupposés du capital.

Habib - Qui sont imposés à la population.

Khalil - Exactement. C'est à dire que si Marx était là, sur la colline, il aurait écrit son chapitre sur l'accumulation primitive uniquement en décrivant. Chez Marx, il y a beaucoup de points litigieux mais ce chapitre sur l'accumulation primitive, c'est vraiment de la science pure. C'est-à-dire qu'on ne comprend rien à la campagne tunisienne si on ne saisit pas ces choses-là. Séparation des travailleurs de leurs moyens de production et généralisation de la forme marchande. Regardez, dans l'ancienne société dont je parle, il y a un mot, un seul mot qui dévoile le mode de production et ce mot n'a jamais été enregistré.

Habib - C'est quoi ?

Khalil - Si je prends par exemple les oasis, le système oasien, alors Habib Attia a écrit dessus, Saad Hamzaoui et cetera, donc sur le *khamas*, le contrat de *khamas*, mais il y avait un mot manquant, qui est celui-ci : le *hlala*, le *hlala* c'est le don généreux, le don véritable. Qu'est-ce qui se passe ? Le *khamas*, il reçoit le cinquième.

Mais ce n'est pas le cinquième de toute la récolte, les dattes de valeur, digla et cetera, il n'y touche pas. Le propriétaire garde chez lui sa part de dattes, et tous les quinze jours, il lui en donne une partie. S'il s'enfuit, la part de ces dattes-là, qui en principe, est le fruit de son travail, il la donne à quelqu'un qui va continuer jusqu'à la récolte prochaine. Ce qui fait que quand on donne quelque chose à quelqu'un, ce n'est pas pour ses beaux yeux, ce n'est pas pour qu'il mange, qu'il se soigne, c'est parce qu'il est rentable, qu'il est productif. Je l'ai appelé le *hlala* ce système.

C'est à dire qu'il y a des marqueurs, des marqueurs de l'ensemble, parce que tout se tient. Il y a dix paliers dans la société. Chacun d'eux renvoie à l'ensemble. Au niveau de la langue, tu as des notions qui sont révélatrices de tout ce système-là.

En tant que sociologues, on décrit les phénomènes, mais les journalistes aussi font ça. Mais à partir du moment où tu maîtrises un outillage, ces phénomènes qui paraissent absolument conjoncturels on les élucide.

Moi j'écris dans une revue, « Réalités ». Chaque semaine j'écris un papier et dans chaque numéro il y a un aspect sociologique.

Il y a un bouquin que je suis en train de lire, un homme qui est extraordinaire, qui raconte un peu ça, sur le désenchantement. « Le désenchantement du monde », de Max Weber.

Habib - Depuis que vous avez commencé à vous dire que vous êtes sociologue, jusqu'au sociologue observateur maintenant, et vous écrivez, vous décrivez, vous observez et pas seulement, vous analysez, vous décrivez, vous publiez. Quelle a été l'évolution de la campagne tunisienne pendant cette période-là ? Comment vous la voyez cette évolution, dans ses profondeurs, dans son organisation sociale, dans ses rapports de production ? Comment ça a évolué cette société rurale ?

Je parle des années 40, 50, 60, jusqu'à maintenant, comment ça a évolué, qu'est ce qui a déstructuré cette campagne ?

Khalil - Ce qui a déstructuré la campagne, c'est sans contestation la colonisation.

Habib - Oui, premier phénomène.

Khalil - La destruction des anciennes formes de production par l'économie de marché. Avant c'était comme dans toutes les campagnes du monde, les gens travaillaient beaucoup et puis et ils se contentaient de peu.

Si je prends l'exemple d'un village comme El Maâmoura par exemple, le village de mon père, c'était le modèle idéal de la paysannerie. Ce sont des gens qui plantaient tout ce dont ils avaient besoin, ils utilisaient très peu d'argent. Ils consommaient et puis ils faisaient une réserve pour passer le cycle agricole.

Et puis il y avait une espèce d'harmonie et je pense qu'il y avait une qualité humaine extraordinaire. La preuve, quand on va travailler dans les campagnes, même les gens les plus pauvres, dès qu'on arrive, tout de suite le gosse va attraper un coq, ils t'apportent ce qu'ils ont, tandis que quand on va en ville pour enquêter, ils vous disent Écoutez, laissez-moi tranquille, ils ne vous offrent même pas un café.

Habib - Donc l'effet de la colonisation c'était quoi ?

Khalil - La colonisation, elle avait deux aspects. Ou bien la colonisation officielle comme je vous ai donné des exemples, c'est à dire que vraiment on vide la population carrément, ou bien par la concurrence des produits qui sont beaucoup moins chers et qui sont d'importation. Il y a une différence entre la quantité de travail investie dans le produit et la valeur de ce produit, comme la différence est énorme entre l'économie de marché à cause de la série et ici, la concurrence brise aussi ces formes anciennes de travail.

Donc il y a eu deux processus ou bien carrément l'exclusion ou bien la concurrence.

Habib - Et l'indépendance, est-ce que l'indépendance a permis, a corrigé cette distorsion ou ça l'avait aggravé ?

Khalil - Alors là, c'est le problème fondamental ce que vous venez de soulever. L'Indépendance a été obtenue par une équipe, avec Bourguiba, mais pas Bourguiba tout seul, une équipe qui était politique et dont l'objectif était politique. C'était toute une équipe qui était motivée par le désir de l'indépendance, parce qu'ils étaient vexés d'être dominés par le colon.

Habib - Qu'est-ce que ça a apporté en termes de changement sur la structure de la société tunisienne et particulièrement dans la campagne ?

Khalil - L'idée de l'indépendance, c'était pourquoi on nous a dominés, pourquoi la France nous a dominés ? C'est parce qu'elle veut industrialiser. Donc, industrialisons. Et sous l'impulsion de Gérard de Bernis qui a créé ce modèle de développement, il l'a appliqué en Algérie et en Tunisie. Alors l'idée est la suivante : il faut investir pour créer des entreprises industrielles. Le seul moyen d'où on peut pomper de l'argent, c'est l'agriculture et le commerce. Donc voilà le modèle : c'était pomper l'agriculture, qui était déjà très faible, et le commerce pour investir dans l'industrie. Et c'est ça qui a créé la difficulté, le conflit.

Habib - Mais sur le plan économique et social, quel a été le reproche de fond des politiques de l'époque de Bourguiba ? Je ne dis pas les politiques de Bourguiba. Qu'est-ce qu'on reprochait à cette période-là ?

Il y a eu les premières années de construction de l'Etat, bon, ça on peut dire que c'est une phase de sursis. Mais il y a eu les coopératives et après il y a eu ce que je pourrais appeler maintenant, là tout de suite, je viens de l'inventer, la contre-coopérative. Ça

veut dire la libéralisation des politiques agricoles, avec Hedi Nouira particulièrement. Ces politiques-là, c'était ça qui était le plus reproché. La réforme des coopératives et la libéralisation.

Khalil - Voilà, justement. On va reprendre les deux et l'époque actuelle. Parce que maintenant, il y a de nouvelles formes de coopératives, les entreprises locales. Les coopératives.

Habib - Oui, ça a été proposé comme une alternative.

Khalil - C'était une alternative. Mais il y avait un vice de forme là-dedans.

Qu'est ce qui s'est passé ? Il y avait une expropriation de la petite paysannerie, on prend une ferme coloniale en prenant toutes les petites parcelles de moins de 40 hectares de surface agricole utile, on les mène ensemble et on dit c'est une coopérative. Mais en réalité, c'est une expropriation des paysans par le ministère de l'intérieur et une appropriation des moyens de production et d'échange par l'État.

C'était vraiment un capitalisme d'état. J'avais fait une enquête à l'Institut des sciences économiques appliquées, qui était dirigée par le fils de Maxime Rodinson. J'avais fait une étude sur les coopératives où j'ai montré ça. Les coopératives c'était une expropriation de la petite paysannerie, une mise au salariat, une appropriation par l'Etat. Alors lorsque le fils de Rodinson a amené ça à Ben Salah, Ben Salah a vu ce truc-là, il a dit ça c'est de la recherche ? Ça c'est de la science ? C'est du gauchisme. Il s'est fâché.

Et ce dont on n'a pas parlé, c'est les coopératives de regroupement. Les coopératives de regroupement on regroupe les gens et on ne donne pas ni travail ni rien. C'était pire que les coopératives. La bêtise, c'était qu'au lieu de trouver un équilibre entre l'intérêt personnel et l'intérêt collectif, on a sacrifié l'intérêt personnel et c'est ça qui a fait la réaction et qui a fait que le système s'est effondré.

Habib – À ce moment-là il y avait qui pour essayer de s'opposer, pas s'opposer frontalement, mais je veux dire d'essayer d'influencer ou corriger un peu cette politique ? Il y avait Gilbert Naccache à l'époque. Il y avait Slaheddine Amami.

Khalil - Gilbert Naccache c'est un des premiers qui a vu que les coopératives allaient s'effondrer. Il a fait un article dans la revue du CERES à ce moment-là et qui a été vraiment prémonitoire parce qu'il est agronome, il connaît. C'était prémonitoire. Il a dit que ce système va s'effondrer parce que si on veut mettre en coopératives la petite paysannerie et qu'on laisse la grande propriété de côté, ce n'est pas viable. Ça ne peut pas marcher, ça ne s'est fait nulle part. Et quand est-ce que les coopératives se sont effondrées ? C'était un samedi après-midi. Ils voulaient généraliser les coopératives, mais les grandes propriétés ! Ce qui fait que ce sont les grands propriétaires fonciers qui l'ont fait couler et pas du tout la jacquerie. C'est ça qui est derrière. Il y a toujours de gros intérêts qui viennent contre d'autres intérêts. C'était le

jour où on voulait généraliser les coopératives à la grande propriété foncière que le système avait éclaté. On a mis tout ça sur le dos de Ben Salah, on l'a mis en prison.

Habib - Est ce que vous, vous avez participé à cette grande enquête sur le centre, le développement rural dans le centre de la Tunisie ? Je n'ai plus le titre exact. C'était contre l'idée justement, dans les années 67, 68, avant l'arrestation de Gilbert.

Khalil - Avant l'arrestation de Gilbert. Donc dans le centre ce qui s'est passé, c'est partout la même chose. Alors c'était l'expropriation de la petite paysannerie et la mise au salariat.

Habib – La grande enquête sur le développement rural dans la région du Kairouanais.

Khalil – Oui, je faisais partie de cette équipe-là. Il n'y a pas un coin où on ne n'ai pas enquêté, parce qu'il y a quatre bureaux d'études. Je travaillais avec eux en équipe, alors il y a des ingénieurs agronomes, des hydrauliciens des choses comme ça, et un sociologue. Qui a imposé le sociologue ? C'est les bailleurs de fonds. Ils disent parce qu'il faut quand même aussi voir ce que pensent les gens de ce qu'on va faire. Et ils ont inventé ce mot-là. S'il n'y a pas d'accord de la paysannerie, on ne finance pas. Mais pour en revenir à Bourguiba, Bourguiba il a fait ce qu'il a fait parce qu'il a profité de son envergure en tant que personnage qui a été une tête de pont pour l'indépendance. Il avait à ce moment-là une popularité qui lui permettait de prendre ces décisions-là.

Habib - On ne peut pas dire qu'il était révolutionnaire non plus !

Khalil - Il n'était pas révolutionnaire, mais qui est révolutionnaire ?

Habib - Je vous renvoie la question. Mon rôle, c'est de poser les questions !

Khalil – Regardez, ce livre-là que j'ai apporté (Le désenchantement du monde, de Max Weber), il est terrible hein, il est terrible. Parce qu'il dit que finalement, à cette époque ancienne il y avait la magie, il y avait Dieu, les gens étaient mystifiés. Ils étaient heureux parce qu'ils étaient pleins de ça. Mais maintenant, avec le capitalisme, il n'y a rien qui étonne. Ni la guerre atomique, ni les trucs comme ça. Donc il n'y a plus d'émerveillement. Il n'y a plus qu'une chose, l'ennui, l'ennui et le désarroi. Le plus beau métier, c'est de vivre !

Il y a un très beau poème de Baudelaire, il dit à la fin « Tu le connais lecteur ce monstre délicat, hypocrite lecteur, mon semblable, mon frère ». Il parle de l'ennui, il dit : « et dans un bâillement, avalerait le monde ».

C'est pour ça que les gens s'activent, s'activent à faire des films, à faire de l'argent, à faire des trucs pour pouvoir s'occuper. Dès qu'il n'y a plus rien à faire, on est confronté à soi-même et c'est l'angoisse. C'est la panique.

Les empereurs romains, quand ils gagnaient une bataille, ils revenaient, ils passaient sous l'Arc de triomphe. Ils avaient tout ce qu'ils voulaient les femmes, l'argent, l'amour,

et bien on s'est rendu compte qu'il y avait parmi eux, ces empereurs, il y avait un taux de suicide beaucoup plus élevé que dans la moyenne des gens et ils se sont intéressés à ce problème. Ils ont dit pourquoi ils se tuent ?

Et alors, ils ont inventé un mot extraordinaire à ce moment-là : le *tædium vitae*

Habib - C'est quoi ?

Khalil – Le *tædium vitae*, c'est le dégoût de la vie. À partir du moment où on n'a plus rien à faire, c'est la panique. On est renvoyé à soi-même.

Ce qu'a écrit Max Weber, le désenchantement du monde, ça va très loin. Le désenchantement, on le voit d'une manière négative parce qu'on est contre le divin, la magie, la religion. Mais les gens étaient pleins de ça, ils croyaient en ça, et ça leur permettait de tenir debout. Moi par exemple, je vois des gens qui sont très croyants, très, très croyants. Tout ce que vous leur dites, ils vous disent dans le Coran, il y a ça, ça et ça. Ils sont imbus de ça. Si vous n'êtes pas croyants vous, vous êtes étrangers à votre pays, vous vous sentez étranger dans votre pays.

Habib - C'est quoi le Coran du sociologue ? C'est quoi le moteur fondamental de la sociologie ?

Khalil - Ah oui, c'est ça la bonne question. C'est la meilleure question. A partir du moment où on ne croit plus ni en Dieu ni au diable, il ne reste plus qu'une dimension qui nous permet de tenir debout, de ne pas nous ennuyer, de s'occuper de nous-même, de faire de l'hygiène, d'écrire, de tout ce qu'on veut, c'est des liens de tendresse, des liens d'amour, des liens d'affection. A partir du moment où vous avez quelqu'un qui dit je suis d'accord pour que tu sois là. Parmi les personnes que j'ai connues, une étudiante, elle m'a dit, et je trouve ce mot extraordinaire, tu as rempli ma vie. C'est à dire que le vide, c'est ça le problème, c'est le vide, c'est le néant.

Sartre n'a pas écrit le néant, d'ailleurs Sartre il m'ennuie un peu parce que tout ce qu'il a écrit, il l'a piqué chez les Allemands. Par exemple quand il dit, Sartre dit toutes les actions humaines se valent et toutes sont vouées également à l'échec. Aussi revient-il aux hommes de s'enivrer solitairement ou de conduire les peuples.

Habib - Quel genre d'étudiant vous étiez ? Je vous renvoie un peu en arrière.

Khalil – J'étais un étudiant très studieux, très respectueux. Quand Duvignaud est venu, j'étais là, et à ce moment-là, j'avais 25, 30 ans, je priais, je faisais ma prière à l'heure et comme on n'était pas nombreux Granai amenait des bonbons et nous distribuait des bonbons. Moi j'ai dit non, je jeûne, c'est le jeûne. Il m'a dit mais écoutez, des tabous alimentaires au XX^e siècle !

C'est à dire que ce qui est qui est extraordinaire pour nous qui avons vécu longtemps, c'est d'avoir un pied dans l'autre monde et un pied dans celui, ce qui fait qu'on voit vraiment la transformation comment elle s'est faite.

Habib - Est-ce qu'il existe en Tunisie une école de sociologie ? Autrement dit, est-ce qu'il y a une sociologie tunisienne ?

Khalil - Si on prend ma génération, la mienne et celle qui vient juste après.

Habib – Ou les plus jeunes, éventuellement.

Khalil – Bourdieu dit un mot très juste : il n'y a pas de demande sociale pour la sociologie.

D'ailleurs ils veulent la supprimer, tu as entendu, il y a des disciplines qui ne débouchent pas sur l'emploi, les sciences humaines à quoi ça sert, puisque tout le monde est chômeur ?

Habib - Mais ça, ça n'exclut pas l'existence d'une école de sociologie.

Khalil - Oui, mais elle a toujours été suspecte. Elle a toujours été mal aimée par les dirigeants. D'ailleurs Bourguiba il a dit un mot : les sociologues sont des ânes. Et moi je lui ai répondu pour dire ça, il faut être un âne !

Voilà ce qui se passe pour la sociologie. Quel est l'objet de la sociologie ? Ce n'est ni la démographie, ni l'économie, c'est le tout, c'est l'ensemble de la société. Or la société, le global, c'est l'affaire des dirigeants. Voilà ce que pensent ceux qui sont au sommet de l'Etat. La société, c'est leur affaire.

La société, c'est le domaine d'investigation du sociologue, et la société c'est l'affaire du pouvoir. Vous voyez où se situe le conflit.

Donc elle a toujours été mal aimée, la sociologie, indépendamment de tout. Maintenant on invente autre chose, comme quoi il n'y a pas de débouchés. Mais il n'y a de débouchés pour aucune discipline donc c'est un peu un prétexte.

Habib - Mais dans le sens de la recherche, la production scientifique, est-ce qu'il y a de la production d'études sociologiques ?

Khalil - Je réponds directement parce que je suis impliqué là-dedans. Il y avait le CERES, Centre d'Etudes et de Recherches Economiques et Sociales où il y avait Habib Attia, où il y avait Salah Guermadi, il y avait donc une équipe qui a fait la renommée de ce CERES qui était beaucoup plus en avance sur l'Algérie, le Maroc, et cetera.

Et maintenant ça s'est inversé. Il y a eu une production extraordinaire qui est là, qui est là au CERES. La revue du CERES, il suffit de feuilleter et de voir. Il y avait une équipe de linguistes, une équipe de psychologues, une équipe de sociologues, une équipe de démographes, une équipe de linguistes. Et il y avait un travail vraiment de très haut niveau et les gens étaient passionnés et ils croyaient à ce qu'ils faisaient.

Alors, qu'est ce qui s'est passé après, avec Ben Ali ? Nous avons fait une pétition contre la torture. Il y avait Salah Hamzaoui, moi-même, on était plus que dix-huit. Il voulait nous flanquer cinq ans de prison parce qu'on a signé une pétition contre la torture.

Et puis il y a eu surtout les islamistes, Ghannouchi. Quand ils ont pris le pouvoir, parce qu'ils ont pris le pouvoir. La révolution, ce qu'on appelle la révolution, c'est une jacquerie paysanne. Aucun de ceux qui l'ont faite ne figurait dans l'équipe qui a pris le pouvoir. Ce sont des gens qui ont récupéré l'affaire avec les islamistes. Alors qu'est-ce qu'ils ont fait ? Ils ont vidé le CERES, les anciens, ils les ont distribués dans différentes institutions. Et puis ils ont construit une nouvelle habitation, qui est là où on est allés, qu'ils appellent CERES, mais qui n'a rien à voir avec le CERES.

Il y a dedans 22 islamistes qui n'ont aucun diplôme, qui ont reçu une somme énorme en compensation parce qu'ils ont fait de la prison. Ils reçoivent 2 millions et demi par mois, ils ont une retraite et ils n'ont jamais mis les pieds là-bas.

Habib - Et donc ça veut dire que c'est un centre de recherche où il n'y a pas de sociologues ?

Khalil – Il n'y a pas de sociologues. C'est à dire que ce que je disais tout à l'heure, tu vois qu'il y a eu un gonflement extraordinaire des fonctionnaires. Quand ils sont arrivés au pouvoir, ils ont fait ce que fait tout pouvoir, partout, ils ont mis leur monde à eux partout, dans toutes les institutions, dans la justice, dans l'intérieur, dans la recherche, rien n'a échappé. Toutes les institutions ont été infiltrées. Pour moi l'exemple le plus net, c'est le CERES.

Habib – Pardon, mais moi je connais au moins quelques-uns qui sont CERES, qui ne sont ni islamistes, ni vendus à Nahda, ni impliqués dans les questions de pouvoir.

Khalil - Qui ?

Habib – Mounir Saidani

Khalil – Mounir ? Oui

Habib - Mounir Saidani, un exemple, parmi d'autres.

Khalil - Il y a d'autres, il y a aussi un économiste brillant qui est marxiste, et cetera Je ne me rappelle plus.

Habib - Mais l'école de sociologie, quand on parle d'une école de sociologie, on ne parle pas du CERES seulement de telle ou telle personne. On parle de toute une pensée, de toute une production scientifique, de l'université, de l'enseignement, de la transmission, des traductions d'autres langues vers le tunisien, de la formation des

étudiants. Est-ce que tout ça, ça existe en Tunisie ? Est-ce que ça a existé ? Est-ce que ça existe, elle est où la sociologie en Tunisie ?

Khalil - C'est difficile de la repérer, de dire qu'il y a une école. Parce que finalement, ce qu'il y a eu, c'est un enseignement, il y a eu Ibn Khaldoun évidemment, mais depuis il n'y a plus rien. Et il y a eu, comme je vous l'ai dit la sociologie a été greffée, a été introduite par deux Français qui étaient des élèves de Gurvitch. Voilà, c'est ça. Et alors ce qui existe finalement c'est cette équipe et puis chez les étudiants qu'on a eus. Et c'est ça, c'est difficile de mettre une liste par exemple de personnes, ça c'est la sociologie.

Lorsqu'il y a ces tentatives du pouvoir de marginaliser la sociologie ou de la supprimer, ce qui n'est pas possible et c'est ça ce qui répond au fond de votre question, c'est que s'il y a des phénomènes chimiques, il faut qu'il y ait la chimie. S'il y a des plantes, il y a de la botanique. Et à partir du moment où il y a la société, on ne peut pas ne pas l'étudier. Il ne peut pas y avoir un champ d'étude et de réflexion sans qu'il soit étudié. Donc, de toute manière cette pensée dure, reste. Il y a beaucoup de personnes qui sont très sensibles à l'aspect social. Et un des reproches qu'on fait tout le temps maintenant, c'est : il y a trop de juristes, il y a trop d'économistes, où sont les sociologues ? Alors que les problèmes qui se posent sont essentiellement sociaux, ce sont des problèmes globaux, ce sont les problèmes de la migration, les problèmes du chômage ou du suicide. C'est à dire que, à partir du moment où tout est dans la société, tous les problèmes qui sont posés par les spécialistes sont sociaux.

Habib – Khalil Zamiti le sociologue, je sais que vous avez écrit beaucoup et publié beaucoup, beaucoup plus d'articles, ce qui est normal pour des gens du milieu académique, que de livres. Vous avez écrit par exemple un livre, si je ne me trompe pas, mais je crois le connaître même, qui s'appelle « L'homme et la montagne ». Vous êtes l'homme de la montagne ?

Khalil – Oui. J'ai écrit 2 livres, « Sociologie de la folie », et puis « L'homme et la montagne » (Le vieil Homme et la montagne, éd Cérès).

Habib - C'est quoi cette idée de l'homme et la montagne ? Vous n'êtes pas de la montagne ?

Khalil - Non, non, je suis de la plaine, je suis de la mer.

Habib - Parce que je me suis demandé si ce n'est pas une provocation, une réponse à « Le vieil homme et la mer ».

Khalil - Le chef de la section de pédologie à l'École nationale d'agronomie, l'INAT, c'est lui qui m'a appelé. Il m'a dit Écoute, c'est l'année de la montagne, je sais que tu as beaucoup écrit sur la montagne, fais-nous quelque chose.

Habib - C'est quand ça ?

Khalil – Ce n'est pas loin, il y a une dizaine d'années.

Khalil - Alors j'ai fait l'article et après je l'ai augmenté avec d'autres enquêtes. Le point de départ, c'était ça.

Habib - Mais ce livre sur la montagne. Qu'est-ce que vous vouliez dire à travers ce livre, c'était quoi le sujet de ce livre ?

Khalil - Il y avait beaucoup d'aspects, mais un des aspects, c'était la source.

Habib - Les sources d'eau ?

Khalil – Les sources d'eau. Les gens dans les montagnes buvaient des sources, et maintenant tout le monde veut avoir le solaire !

Je voyais cette ancienne société. J'étais là, adossé près de la source et il y avait une dame qui devait avoir au moins 60 ans, et qui est venue avec un bidon de 20 litres, et il y avait son fils à côté, qui était un type costaud comme ça. Quand je l'ai vu et il m'a dit c'est ma mère, je lui ai dit mais écoute aide ta mère ! C'est elle qui m'a répondu. Elle m'a dit est ce que c'est normal qu'un homme porte les habits d'une femme ? C'est à dire qu'il y avait une division sexuelle des tâches. Mais à partir du moment où c'est la personne elle-même, qui pour moi me paraît exploitée, ça a été inculqué. C'est à dire que l'idéologie dominante, elle est inculquée chez tout le monde, aussi bien ceux qui en sont peïnés que ceux qui en profitent en quelque sorte.

Et donc pour moi, c'était une révélation cette affaire-là. C'est à dire que ce n'est pas facile de décrire. Seulement, il faut voir comment, à partir du moment où, dès le plus jeune âge, on inculque un certain nombre de valeurs, elles finissent par vous guider toute la vie, sauf si après on fait des révisions et qu'on garde certaines choses et on en élimine d'autres.

Pas loin de là, deux villages aussi dans le Nord-Ouest. C'est le seul endroit où ce sont les hommes qui portent l'eau. Alors ça m'a surpris. Ce que je voyais, c'était cette division sexuelle des tâches. Pourquoi ? Il n'y avait que deux gros propriétaires à 80 kilomètres à la ronde et ils n'emploient que les femmes parce qu'elles ne rouspètent pas, elles travaillent toute la journée, elles acceptent d'être vexées et les hommes ne faisaient rien. Ils ne voulaient pas recruter des hommes. Tout ça, c'est écrit, je résume comme ça. Alors les hommes se sont mis à apporter de l'eau. Mais comment ils apportent l'eau ? Comme c'est honteux, l'homme ne se baisse pas comme ça. C'est les deux seuls endroits où il y a un âne dans chaque famille ! Dans les autres tu as un âne pour dix familles, parce que c'est sur le dos de l'âne, l'eau est transportée soit à dos de femme, soit à dos d'âne, mais jamais à dos d'homme.

Voilà, c'est-à-dire que c'est un déclic, à partir du moment où c'est sa mère qui a répondu, elle m'a dit non un homme ne peut pas porter les habits d'une femme, c'est un marqueur.

C'est que l'hégémonie culturelle, il faut le prendre ce mot chez Gramsci. Il avait reproché à Marx de tout ramener aux forces productives et aux rapports de production. Et il avait dit que l'hégémonie culturelle aussi mène le monde. C'est pour ça qu'il y a eu cette lutte très intense pour l'école ici.

Habib - Et là, on parle de quelle hégémonie ? De la ville vous voulez dire, de la campagne ?

Khalil – Non, l'hégémonie, c'est à dire ce qui est majoritairement inculqué aux jeunes.

Habib - Vous avez travaillé aussi sur les oasis. Et est-ce que vous voyez une différence en termes culturels justement, mais pas seulement culturelle, division sexuelle du travail, entre les oasis, la montagne et la plaine si je peux dire ?

Khalil - Exactement.

Habib - C'est quoi la différence entre ces trois paysages ?

Khalil - Des grandes différences. Les oasis, c'est le mode de production qui se rapproche le plus du système féodal, sans qu'on puisse l'identifier comme ça. Le khamas, il a un certain nombre d'obligations, le seul texte qui régit ça, c'est qu'il ne doit pas partir. C'est un rapport énorme. Parce que là-bas, dans l'oasis, qu'est-ce qu'il y a ? Il y a des grands propriétaires fonciers. Dgueche par exemple c'est trois personnes qui la possèdent.

Habib - On parle de quelle époque ?

Khalil - Ce dont je vous parle maintenant, il y a 30 ans, à peu près.

Habib - Et là, dans la montagne, qu'est ce qui domine alors ? Si dans l'oasis, c'est ce système-là.

Khalil – Alors dans la montagne, c'est tout à fait différent. Il y a à peu près un million de personnes qui vivent dans la montagne.

Habib – Maintenant ?

Khalil – Oui. La montagne était protégée, jamais détruite jusqu'au code forestier, le code de la montagne qui a été fait par la France. Il y avait des tribus, des tribus nomades qui avaient aussi des parties de montagne. Quand ils venaient dans le nord ils amenaient des dattes, ils prenaient du blé, et cetera, ils faisaient paître les bêtes et puis ils avaient des lanières de montagne qu'ils ne détruisaient pas.

À partir du moment où l'Etat est devenu propriétaire de la montagne, c'est à ce moment-là que ceux qui étaient dans la montagne commençaient à détruire la

montagne, à détruire les arbres. La destruction des forêts a commencé avec l'appropriation de la montagne par l'Etat.

En plus, il y avait des gardes forestiers qui signalaient les forêts et il y avait des passages, des pistes pour aller atteindre n'importe quel endroit. Ces pistes maintenant elles sont complètement embrouillées, quand il y a des incendies, c'est très compliqué d'y arriver.

Dans ces montagnes, il n'y avait pas ces rapports de khamas. La règle, c'est celle-ci. A partir du moment où c'est fait, on ne le dérange plus. C'étaient des gourbis, il n'y avait que des gourbis. Et puis à un certain moment, Bourguiba encore lui, on lui a dit que statistiquement il y a tant de gourbis. Il a amené Ben Salah qui s'occupait aussi des travaux publics, il lui a dit écoute, vous allez changer complètement le budget, les affectations budgétaires. Je veux que d'ici la fin de l'année, il n'y ait plus un seul gourbi. Et donc c'est le CERES qui a été chargé de faire une étude sur les gourbis. Et j'étais parmi eux.

Habib - Il y avait Sebag avec vous ?

Khalil - Non, Sebag c'était avant.

A la montagne, dès l'instant où les gens construisent un truc, qu'est-ce qu'ils font ? Il est interdit de prendre des trucs verts, seulement est permis ce qui est sec. Alors qu'est-ce qu'ils font ? Vous savez que pour un arbre, il y a la sève qui monte, qui redescend. Qu'est-ce qu'ils font, ils viennent couper un peu loin de la maison, 100 mètres ou un truc comme ça, ils viennent couper une circonférence comme ça, ils enlèvent la peau. L'arbre finit par se dessécher, ils programment la mort parce qu'ils ne vivent que du charbon.

Habib - Ça, c'est dans quelle région ?

Habib – Le nord-ouest, la montagne du Nord-ouest.

Khalil – Dans cette équipe dont je vous ai parlé, on a comptabilisé le nombre de stères.

Et alors comme j'étais sociologue, je m'intéressais aux gens. Ils se plaignaient tous d'avoir mal aux yeux, une cécité crépusculaire. Qu'est ce qui s'est passé ? La transformation, comme on passe de l'herbe au plastique. Avant, il y avait une plante qui s'appelle diss. Et les gourbis étaient couverts de diss, ce qui fait que la pluie ne descend pas. Il n'y avait plus de diss, il a été brûlé, il a été tout consommé par les bêtes, et cetera. Il n'y avait plus de diss, donc ils ont mis du plastique.

Et alors ? Il y avait quelqu'un qui était directeur du laboratoire de chimie à la fac de sciences ici, qui a lu le papier. Il m'a dit Il faut que j'aille voir. Et tu sais ce qui s'est passé ? Avec ce réchauffement. Le plastique, à partir d'une certaine chaleur, libère des particules et ce sont eux qui affectent la cornée.

Regarde, la multidisciplinarité n'est pas un caprice. C'est à dire que chaque fois qu'il y a un phénomène, il y a différents éclairages, agronomiques, biologiques, et cetera, et sociologiques. C'est à partir de ce moment-là que ça devient intéressant.

Habib – Ca c'était quelle année à peu près ?

Khalil – C'est quand j'avais fait mon papier, il est dans le bouquin sur la montagne, dans ce livre. Je l'ai à la maison. D'ailleurs tu vois les gens disent que les gens ne lisent pas, C'est pas vrai. Moi ce premier bouquin que j'ai fait sur Sidi Hammadi, il a été épuisé, « Sidi Hammadi Soltane El Jaan », en deux mois à peu près, et quelqu'un qui avait une boîte d'édition, Cérès productions, a fait un deuxième qui est aussi épuisé !

Moi je n'en ai qu'un exemplaire. Donc c'est à dire que quand il y a quelque chose qui vraiment a un sens pour les gens, c'est à dire qu'ils comprennent puisque tu parles d'eux. Ils comprennent et ils saisissent les notions les plus abstraites, ils voient que ça renvoie à ça, à des choses qui sont vécues. Le problème avec les revues, c'est ça. Au début, ils m'ont dit ça ne passe pas. Et finalement le travail à faire, c'est que, bien sûr tu utilises des concepts, des structures, mais tu vois, tu essaies de rendre compréhensible au maximum de gens, mais eux il faut qu'ils fassent l'effort aussi.

Habib - Et vous avez écrit, alors là ça m'a passionné, vos publications sur la folie. C'est quoi la folie ?

Khalil - La folie ? Nous sommes tous fous. Voilà ce qui se passe. Sidi Hammadi Soltane El Jaan, maintenant, comme les gens parlent des marabouts, c'est l'ancienne société, c'est la catastrophe, c'est des trucs comme ça. Or c'est le chamanisme. C'est un phénomène qui a existé en Afrique, en Asie et en Amérique latine, le candomblé et cetera. Roger Bastide qui est un homme très athée, très lucide, il est devenu membre d'un truc, tellement il a été impressionné par ce processus-là.

D'ailleurs après on a compris parce qu'il y a eu des médecins qui ont montré ce qui se passe. Mais bien avant qu'on sache comment, et ça c'est un trait de génie, Freud avait dit la démonologie, la croyance aux démons, la démonologie, c'est une théorie de la maladie mentale. C'est extraordinaire parce qu'il l'a dit bien avant qu'on comprenne ce qui se passe.

Ce qui se passe, c'est bien simple, c'est que le corps et la subjectivité sont les deux faces d'une même réalité. On peut agir sur le corps à partir de la subjectivité et inversement.

Alors Sidi Hammadi Soltane El Jaan, c'est un marabout qui guérit des maladies mentales, il arrive à guérir des personnes que les psychiatres échouent à guérir. Pourquoi ils échouent à guérir, parce qu'il n'appartient pas à la même culture. Un exemple, c'est mieux.

Am Tijani, son fils devait se marier et cette nuit-là, il n'a pas su faire l'amour. Pourquoi ? Parce qu'on a jeté sur lui un sort. Il y a *dib* qui est le marabout malfaisant qui fait un *choughl* (un *choughl* c'est à dire du sang d'un coq noir, un os ...), il fait un truc et puis

il jette un sort. Et quand la personne croit qu'il lui a jeté un sort, il allait vers son échec parce qu'il était absolument persuadé qu'il n'y arriverait pas parce qu'il est marabouté, il est attaché. Le lendemain il voit Sidi Hammadi, Soltane El Jaan. Sidi Hammadi c'est un bel homme, il a la plus grande parcelle de terre. Il y a sept tombeaux sous le marabout, sept tombeaux et chaque fois, celui qui possède le don le transmet au plus âgé de son fils. Alors cette personne qui n'a pas su faire l'amour, il vient chez Am Tijani, il est tout nu. Il lui attache un talisman ici. Il lui encense le sexe et c'est ça le mot extraordinaire. Il lui dit, bon parce que leur croyance est très ancienne. L'islam officiel est contre. Il y a à la fois des emprunts très anciens et ensuite le Coran, il dit : de même qu'untel a pénétré dans une telle, de même que l'écume de deux vagues sur le bord se mêlent, ainsi se rencontrent le mâle d'untel et le sexe d'une telle. À partir du moment où le gars est sûr d'avoir été détaché, voilà tout, il va et le lendemain ça se passe très bien. Ça, c'est un exemple. Mais il y a beaucoup de gens qui viennent et il ne prend pas d'argent. C'est à dire que tu donnes ce que tu veux, comme ça, sous forme de don. Sidi Hammadi, Soltane El Jaan, c'est extraordinaire, le désenchantement du monde, c'est qu'on ne croit plus à ça.

Habib - Est ce que le désenchantement c'est aussi une tentative de s'éloigner de la folie ?

Khalil - Non, non, non, pas du tout. Je ne pense pas qu'il y a un lien comme ça, parce que quand même il y a des phénomènes neurologiques beaucoup plus compliqués que simplement subjectifs.

Je ne pense pas que le désenchantement élimine la folie. Au contraire, il favorise la folie parce qu'il favorise l'ennui, la dépression, le désarroi. Le désenchantement ce n'est pas facile, on le voit comme ça, il n'y a plus rien qui nous émeut, plus rien qui nous enchante. Tout est mathématique, tout est scientifique.

Habib - On s'approche de la fin, donc j'ai quelques séries de questions comme ça, rapides. Est-ce que vous êtes sociologue au quotidien ? Est-ce que tous les jours vous êtes sociologue ?

Khalil - Oui, c'est extraordinaire ça comme question, parce que je me promène dans la rue, et quelqu'un me dit un mot. Tiens, tout de suite, je le capte et je l'intègre dans mon écriture. Tout est sociologique en quelque sorte.

Habib – Est-ce que vous êtes un sociologue engagé ?

Khalil - Absolument.

Habib - Et vous l'êtes toujours, vous l'avez toujours été ?

Khalil - Je mourrais comme ça, oui.

Habib – Est-ce que c'est important pour les sociologues d'être engagés ? Est ce qu'on peut être sociologue et non engagé ?

Khalil – Voilà je te donne un exemple. Alain Touraine était un sociologue, mais il était de droite.

Habib - Il était engagé ! De droite !

Khalil - Celui qui était engagé, c'est Yvan Bourdet, qui lui a fait une critique terrible, parce que Alain Touraine voulait faire une étude sur les Bretons, les mouvements occitans indépendantistes et ils lui ont dit Non nous ne voulons pas. Tu sais ce qu'il leur a dit ? C'est ce que raconte Yvan Bourdet. Il leur a dit Si vous me laissez faire l'étude, la renommée que j'ai de l'université, ça rejaillira sur vous.

Ça n'empêche pas. Mais voilà, c'est une attitude élitiste.

Alain Touraine, quand il y a eu la guerre du Golfe, que ça se préparait, il a écrit un papier dans Libération où il disait C'est la guerre promise, où il était pour la guerre. Et il y a eu deux personnes qui l'ont attaqué frontalement, c'est Deleuze et Bourdieu. Ils lui ont dit C'est une guerre coloniale, comment tu justifies des choses pareilles ?

Moi, je lui ai fait un papier dans « Peuples méditerranéens », pour dire ça, pour dire qu'on peut être occidental et être contre l'Occident Alors j'avais fait cette phrase « il n'est pas donné à tout homme de ne naître qu'à un endroit et d'être la crème des hommes ».

Mais c'est ça qui est extraordinaire. Comment on peut se décentrer, comment on peut se décentrer. Et maintenant en Israël, il y a le mouvement « paix maintenant », de gens qui sont contre la politique de colonisation et des trucs comme ça, ça c'est extraordinaire d'être dans un système d'appartenances et d'être contre. C'est ça ce qu'il n'arrive pas à faire l'Occident, surtout les Américains, les Américains et les Italiens, la seule chose qui les embête, c'est l'immigration.

Habib - Est ce que la sociologie c'est un savoir universel ou est ce qu'il y a une sociologie du Sud et une sociologie du Nord ?

Khalil - La sociologie c'est une série de concepts qui sont universels. Lorsque Hegel écrit, lorsque Gurvitch écrit ou Duvignaud écrit, ou Balandier etc., ils n'écrivent pas pour la France. Chaque société a sa spécificité. Il y a la mondialisation, mais les sociétés existent quand même. C'est à dire que tu as un appareil conceptuel, qui est facile en réalité. Tu as une action sur le milieu, une organisation des hommes entre eux, avec ces différents niveaux de paliers.

Mais par exemple, quand on a voulu inventer l'ethnologie, pour dire que voilà, il y a la sociologie pour l'Occident, les hommes, les surhommes, et puis pour les autres, les sous hommes qui sont sans culture, sans écriture, sans culture, on va faire de l'ethnologie. Bourdieu est féroce contre ça. Il dit que l'ethnologie, bon il y a des trucs, mais elle est fondamentalement raciste parce qu'elle pense qu'il y a des disciplines à faire pour des sociétés particulières.

La sociologie, elle s'applique en France et elle s'applique partout, dans son noyau dur, les concepts fondamentaux.

Habib - Vous pensez qu'on peut être chercheur, ou penseur en sciences sociales, pas uniquement en sociologie et avoir une approche décoloniale ? Qu'est-ce que vous pensez des approches décoloniales ?

Khalil - De décolonisation ? Bien sûr. C'est à dire que finalement, l'illusion, c'est de croire que c'est Senghor, Bourguiba, qui ont fait la décolonisation. Il y a un très beau texte qui a été écrit avec Samir Amine, le texte dit « le colonialisme, avatar de l'impérialisme ». C'est à dire que, à partir du moment où ça devenait une charge inutile et superficielle - je vais te dire pourquoi inutile et superficielle - de faire une administration directe et une armée. À partir du moment où l'ancien système de production a été détruit et que le transfert de valeurs fonctionne. C'est ça l'essentiel. De Gaulle a été intelligent, il leur a dit « je vous ai compris », mais enfin il le disait pour les deux. En réalité, ce qui intéresse l'Occident, l'économie, le capitalisme central, c'était ce transfert de valeurs. À partir du moment où le transfert de valeurs fonctionne, le reste ça devient une charge inutile. Donc c'est l'Occident qui a décolonisé. La décolonisation c'est le départ. D'ailleurs c'était clair, tu vois, le *jala*, l'évacuation.

Habib – Oui mais le *jala* intellectuel, est-ce qu'il a été fait ?

Khalil - Et il n'y a pas de *jala* intellectuel. C'est à dire que si tu apprends la chimie, tu ne dis pas que c'est une chimie française ou une chimie tunisienne. Tu comprends ? Qu'est-ce que c'est ? A partir du moment où la science a une dimension universelle, moi je ne pense pas que c'est français ou des trucs comme ça. Tu as un corps à corps avec le terrain et tu produis quelque chose. Tu ne vas pas inventer des théories. On ne va pas inventer une théorie sociologique maintenant, mais avec cet outillage tu éclaires des aspects de ta société, et c'est ça qui peut être original et intéressant. Donc je ne crois pas qu'il y ait des sciences particulières pour chaque société. La sociologie est universelle.

Habib – Est-ce qu'on est en train d'assister à la mort de la sociologie, y compris à cause des dix dernières années ?

Khalil - Reprenons Heidegger. Il avait dit maintenant, la philosophie est morte, ça va être les sciences, la technique et cetera. C'est à dire qu'on peut dire qu'il y a un déclin, un risque de disparition de la sociologie. On sent ça parce que tu vois maintenant l'électronique, l'aspect technique est en train de prendre le pas. C'est à dire que la philosophie a été gréco romaine, elle a été arabo persique dans le golfe, et depuis elle est allemande. Les plus grands sont allemands, à tel point qu'il y a eu une thèse d'État qui a été faite sur ce thème. Elle a montré comment les profs français à ce moment-là, qui étaient dans les boîtes d'édition ont empêché la traduction des textes allemands

et puis ils ont pris toutes ces idées, ils ont sorti un certain nombre de bouquins, ils les ont enseignés.

J'ai assisté à des cours comme ça où ils pillaient systématiquement la production allemande et ils la présentaient comme une production originale écrite en français. La thèse qui a été faite a été pour dénoncer ça.

Habib - On va finir avec une note d'espoir. Il y a quand même des jeunes chercheurs en sociologie qui ont peut-être une chance de donner quelque chose de nouveau.

Khalil - Oui, oui, bien sûr, bien sûr. C'est à dire que ça dépend de la voie dans laquelle ils vont s'engager. Il y a eu une lutte à mort pour faire un enseignement de ce type ou un enseignement de ce type. Et donc ça dépend de ça encore, l'hégémonie culturelle. C'est à dire que si on arrive à leur inculquer une vision comme ça, ils deviendront ce qu'on fera d'eux. C'est à dire que ce qui serait à faire, c'est de les séparer de nous et de les laisser.

Habib – De nous, ça veut dire des vieux, pour englober tout le monde ?

Khalil – De leurs parents.

Habib - Pas de leurs maîtres, pas de leurs professeurs.

Khalil - Non, non, non, pas du tout. Ça, c'est une culture universelle.

Habib - À moins que j'aie oublié quelques questions et j'en ai beaucoup oublié, je le sais, est-ce qu'il y a un point que je n'ai pas abordé et qui est pour vous important, que vous voulez souligner ?

Khalil - Je pense qu'un des drames actuels, c'est qu'il y ait, depuis Bretton Woods, depuis le partage colonial, il y a eu un certain nombre de sociétés occidentales qui se sont partagé les zones d'influence et qui se sont dit, nous, cinq pays, avons le droit de vote, nous avons le nucléaire. Il faut empêcher les autres d'avoir le droit de vote, et il faut empêcher les autres d'avoir le nucléaire. C'est cette grande scission entre des hommes et des « sous-hommes », les anciens colonisés, le tiers monde qui vraiment apparaît comme des « sous-hommes » par rapport aux « sur-hommes » dont parle Nietzsche, qui sont ceux qui ont le droit de véto, qui sont ceux qui ont le droit d'avoir le nucléaire. C'est ça qui ne va pas bien. C'est ça qui est de plus en plus difficile à tenir parce que de plus en plus de pays acquièrent le nucléaire, la Corée du nord, la Chine, la Russie, c'est ça qui est en train de faire basculer cette espèce de domination qui allait de soi.

Les civilisations naissent et progressent et disparaissent, on croit qu'en l'ignorant c'est la première fois que ça arrive et qu'on va rester éternellement comme ça. Mais je pense que cette illusion de l'Occident comme quoi il va rester le maître du monde et qu'il va définir l'histoire et que les autres ne sont que des produits de l'histoire, cette

époque-là que nous vivons, il y a un basculement qui est en train de se faire avec les BRICS, etcetera La Chine, le Brésil, l'Inde... Et je pense que c'est ça le grand problème qui se pose maintenant.

Habib - Merci infiniment. C'était formidable. Merci, vraiment !